

La critique et l'essai — Entre l'humain et le sacré

Robert Vigneault

Volume 9, numéro 2, mai 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036547ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036547ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vigneault, R. (1973). La critique et l'essai — Entre l'humain et le sacré. *Études françaises*, 9(2), 163–182. <https://doi.org/10.7202/036547ar>

Chronique

LA CRITIQUE ET L'ESSAI — ENTRE L'HUMAIN ET LE SACRÉ

En lisant les œuvres de nos critiques et essayistes, on s'étonnera peut-être qu'à l'heure de la mort de Dieu et de l'homme, nos écrivains osent encore afficher des préoccupations religieuses ou que leur approche critique soit restée, en général, résolument humaniste. À l'instar des poètes et nouveaux romanciers québécois, qui ressemblent fort peu à leurs homologues français, les critiques et les essayistes d'ici, aux prises avec un pays et une littérature qui se font, n'ont guère le temps de s'adonner à la voltige intellectuelle de *Tel quel*. Nous sommes lents à apprivoiser les idées venues d'ailleurs, et c'est tant mieux pour l'authenticité québécoise. Ainsi peu de chercheurs au Québec entreront d'emblée dans l'univers cérébral du *Glossaire critique* dont je rends compte ci-après. Nous n'avons pas encore dit adieu à l'humanisme et au sacré qui, après tout, seront peut-être, demain ou après-demain, de nouveau à la mode...

GLOSSAIRE DE LA THÉORIE LITTÉRAIRE

L'auteur de ce *Glossaire de la critique littéraire contemporaine*¹ aura réussi un tour de force : présenter en

1. Marc Angenot, *Glossaire de la critique littéraire contemporaine*, Montréal, Hurtubise/H.M.H., 1972, 118 p.

une centaine de pages plus de deux cent cinquante termes plus ou moins rébarbatifs sur lesquels achoppent les lecteurs de *Communications*, *Théorie d'ensemble* et autres essais critiques actuels. Il suffit de parcourir des notices comme *Critique*, *Littérature*, *Écriture*, *Poétique*, *Idéologie*, et bien d'autres, pour constater l'utilité de ce petit répertoire qui rendra service à maints professeurs et étudiants. On pourrait croire, à première vue, que l'ouvrage constitue une mosaïque de mots curieux et disparates, mais un ingénieux système de renvois, annoncés par des astérisques dans le corps du texte des notices, permet de rattacher les uns aux autres les mots clés d'une pensée cohérente. Précisons que l'auteur ne prétend pas à l'exhaustivité : il n'a voulu qu'« aider à élucider certains concepts qu'on rencontre fréquemment dans des textes de théorie littéraire » (p. 10). Une bibliographie raisonnée des ouvrages et des revues consultés fournit un utile complément à cet instrument de travail déjà riche de nombreuses références à des définitions empruntées à certains critiques marquants. Le lecteur est ainsi invité à consulter les œuvres mêmes où sont explicités des concepts souvent ardue.

Je regrette, pour ma part, que M. Angenot n'ait pas fait précéder ce glossaire par une définition ou une description de ses tendances personnelles en matière de critique, lesquelles marquent nécessairement son œuvre, qu'il le veuille ou non, d'une certaine subjectivité. Car ces idéologies qui hantent la critique traditionnelle, on ne nous fera pas croire que les critiques contemporains en soient innocents. Les intellectuels sont d'ordinaire tributaires d'une métaphysique, et, en fait ou en espérance, consciemment ou non, des bourgeois. La subversion intellectuelle, fût-elle d'allégeance marxiste, se paie volontiers de mots et triomphe souvent dans le confort des salons. Je ne suis pas étonné que le glossaire de M. Angenot ne présente pas, de façon impartiale, les critiques littéraires français contemporains « de toutes tendances » (p. 9) : je le constate, tout simplement. En fait, l'auteur

rend justice à l'un des deux versants de la critique littéraire contemporaine, celui de la « critique structuraliste » ou de la « théorie littéraire », lequel s'intéresse aux lois générales qui président au fonctionnement des textes ; la conscience de l'auteur ou du critique n'entre aucunement en ligne de compte dans ce type d'approche critique qui, je tiens à le souligner, fournit aux chercheurs de précieux instruments d'analyse textuelle. Mais il est notoire que, depuis Bachelard, du moins en France, il existe un autre versant critique qu'on peut qualifier d'*herméneutique* (ou critique d'identification), qui compte des représentants aussi prestigieux que Richard, Poulet, Starobinski, Rousset. Ce type de critique, plutôt que de mettre à distance les textes en se limitant à l'étude de la *littérarité*, cherche, au contraire, à les comprendre de l'intérieur, par une reprise ou une recreation personnelle du sens assumée par le critique. Je ne pense pas que le glossaire de M. Angenot tienne vraiment compte de l'importance de cette tendance contemporaine de la critique. Les termes de *critique thématique* et *thème*, par exemple, sont traités de façon très inadéquate quand on songe aux œuvres essentielles que sont, entre autres, *l'Univers imaginaire de Mallarmé* (Richard), *la Transparence et l'obstacle* (Starobinski), les *Études sur le temps humain* (Poulet). On s'étonne de voir présenter le thème comme un « terme extrêmement impressionniste et vague et donc banni, en général » (p. 109), alors qu'il suffit de lire le *Flaubert* de Richard pour vérifier la brillante valeur opératoire de ce concept dont certains ont pu abuser mais qu'il est possible de définir rigoureusement en se référant à l'*image* bachelardienne et au *projet* sartrien.

Sur la nécessité de reconnaître l'existence nécessaire de ces deux versants critiques, herméneutique et structuraliste, Gérard Genette a d'ailleurs écrit des pages d'une grande largeur de vue dans *Figures*.

Je ne crois donc pas que le titre de ce glossaire soit pertinent, à moins de vouloir exclure du champ de la critique, par une « coupure épistémologique » arbitraire et

inspirée par une « métaphysique inavouée », le vivant domaine de l'herméneutique. Car l'heure n'est pas proche où la littérature ne sera qu'un *fait*, entre autres; il se trouvera toujours des critiques qui y verront une *valeur*.

Tel quel, cependant, et compte tenu de ces réserves, le *Glossaire* de Marc Angenot est appelé à rendre des services au chercheur ou à l'étudiant perdus dans la forêt des mots.

UN DOSSIER SUR SAINT-DENYS GARNEAU

L'avantage d'un instrument de travail aussi intelligemment conçu que celui-ci², est d'offrir d'emblée à l'étudiant (et même au chercheur qui croit connaître Saint-Denys Garneau) les renseignements essentiels sur la vie (la mort), l'œuvre du poète, ainsi que sur les études et volumes que son destin énigmatique n'a cessé de susciter. Jacques Blais est ce guide discret et efficace (comme on en rencontre peu, hélas, quand on veut faire la connaissance d'un écrivain), ce guide consciencieux, mais point méticuleux, qui, en soixante-cinq pages, met à votre portée les pièces maîtresses du dossier. Et cela, en vrai *littéraire*, c'est-à-dire en mettant l'accent, comme il se doit, sur l'œuvre de l'écrivain, et non sur les complexités de la biographie et de la petite histoire. On admirera aussi l'impartialité de ce Québécois (*Québecquois*, même) face à un poète québécois, et qui se rapproche de cet « état de neutralité, à l'égard de l'auteur » (p. 23) que souhaitait un Jacques Brault. C'est ainsi qu'il n'a pas hésité à verser aux dossiers les textes et les témoignages les plus divers, voire les plus divergents. À chacun ensuite de se faire une opinion sur ce jeune mage dont nos intellectuels ont eu vite fait de sculpter la statue ou de la démolir, tour à tour, selon les caprices de notre traditionnelle critique d'humeur (mythe ou non, le poète des *Regards* aura fait parler de lui !). Jacques Blais présentera donc *Garneau vu par les autres* et *l'Accueil des œuvres* avant d'en venir

2. Jacques Blais, *Saint-Denys Garneau*, dossiers de documentation sur la littérature canadienne-française, Montréal, Fides, 1971, 65 p.

à ces *Fragments d'une poétique* qui, bien sûr, l'intéressent à juste titre plus que tout le reste, mais qui le laissent visiblement sur sa faim : « [l']originalité [de Garneau] se perçoit le mieux du côté de la symbolique et de l'écriture — aspects à l'occasion envisagés çà et là, rarement étudiés à fond » (p. 21). Notre critique aurait-il oublié qu'il existe, en fait, une étude assez volumineuse sur ce sujet, intitulée *Un nouvel Icare. Contribution à l'étude de la symbolique dans l'œuvre de Saint-Denys Garneau*? Il est vrai qu'elle n'a malheureusement pas été publiée...

Le cahier intitulé *Vie et mort du poète* est particulièrement utile puisqu'il reproduit le texte de la biographie mise au point par Georges Cartier dans *Bio-bibliographie de Saint-Denys Garneau*, autre document à connaître le destin modeste des thèses non publiées. En une page, Jacques Blais précise ensuite les circonstances de la mort du poète et l'« origine du mythe » (p. 47). Enfin, la bibliographie raisonnée du dernier cahier constitue un instrument de travail désormais indispensable. La liste des œuvres du poète y est la plus complète possible. Quant aux études et aux commentaires, Jacques Blais a supprimé « ce qui ne [lui] paraissait pas fournir de renseignements utiles » (p. 53), et nous lui en sommes reconnaissants. Comptes rendus, livres, thèses, articles et chapitres de livres, témoignages sont souvent accompagnés d'un bref résumé ou de réflexions critiques qui permettent au lecteur d'aller tout droit aux études qui comptent.

L'ÉCRITURE DE MENAUD

Le livre de François Ricard³, composé de deux parties intitulées respectivement « Histoire d'un livre » et « Le style », je me permettrai, obéissant à mes caprices de lecteur, de le diviser à mon tour en *trois* parties, selon l'intérêt que j'y ai pris. La première, à mes yeux, est celle que l'auteur a intitulée « La composition et les

3. François Ricard, *l'Art de Félix-Antoine Savard dans Menaud, maître-draveur*, Montréal, Fides, « Etudes littéraires », 1972, 142 p.

personnages » (p. 101 à 124). C'est là, à mon avis, que François Ricard donne sa pleine mesure de critique, en dépit des limites assez étroites qu'il s'est fixées, « c'est-à-dire, d'éclairer l'art de l'écrivain » (p. 101). Il s'était interdit de « rechercher les significations profondes de *Menaud*, ses implications symboliques, thématiques ou autres » (p. 101). Mais tout se passe comme si, à son corps défendant, il n'avait pu s'empêcher, malgré cette décision regrettable, à mon sens, de pousser une pointe du côté de la critique des significations. Une pointe qui est déjà assez pénétrante malgré cette crainte un peu scolaire de sortir du sujet. Mais non, nous y sommes vraiment dans le sujet, au contraire, tant il est impossible de s'attaquer à un personnage aussi considérable que Menaud et à un roman aussi capital pour la littérature québécoise sans se demander, à un moment ou l'autre, qu'est-ce qui explique le prestige mystérieux, mythique du maître-draveur, sans s'interroger sur le sens de cette folie qui a dérouté une critique superficielle. Le lecteur lira d'abord ces pages : elles sont *d'un autre ordre*, elles amorcent le livre que François Ricard aurait voulu faire et dont le titre pourrait être *l'Écriture et le monde de Menaud* plutôt que celui de l'édition Fides qui fait un peu vieux jeu peut-être ?

Ce qui n'exclut pas qu'on lise avec profit la section dont je fais ma seconde partie (selon la hiérarchie de l'intérêt personnel) et qui porte sur l'« Histoire d'un livre ». Parti de la version originale de 1937, qui ressemble à une débâcle lyrique, Félix-Antoine Savard rédige, avec une sorte de rétention forcée, la version de 1944, avant d'en venir à la mise au point dite finale de 1964, laquelle constitue cette version définitive dont François Ricard étudiera ensuite le style. J'ai trouvé fort éclairants les renseignements très précis que ce critique consciencieux fournit sur l'auteur et sur cette histoire des mutations d'un texte. La comparaison des versions successives me semble toutefois trop cartésienne, et j'aurais aimé que, tout en opposant ces versions, l'auteur cherchât aussi à grouper ses considérations autour d'un centre d'intérêt

qui me semble un sujet de recherche passionnant : cette fascination, cette obsession éprouvée par un romancier à l'égard d'une créature romanesque, et qui me laisse penser que même la version de 1964 n'est pas *définitive* et que Savard doit être encore hanté par son Menaud. Les comparaisons faites ici obéissent à une logique trop raide : affirmer, par exemple, que les versions de 1937 et 1944 « sont des œuvres complètement distinctes » (p. 46) me semble très discutable. Et je ne suis guère éclairé par une explication comme celle-ci : « *La folle du logis* a été matée ; Apollon chasse Dionysos » (p. 38). Depuis Bachelard et Mauron, il n'est plus guère possible d'exhumer ce type de *deus ex machina*.

Enfin ma troisième partie grouperait les études sur le style : « La langue » et « La phrase ». Ce sont des modèles du genre et on reste étonné de ce que peut donner l'analyse stylistique tout à fait sans prétention à laquelle s'adonne François Ricard, puisque ses maîtres ici seront Cressot, Marouzeau, Grevisse, Wagner, Grammont, Bessette. Je veux bien qu'on fasse ce genre d'analyses. Elles se feront, du reste, tant qu'il y aura des professeurs. Ma difficulté vient de plus loin : qu'en faire ensuite dans l'acte critique ? Comment les assumer pour les faire servir à un projet critique global ? Au sujet de l'auteur de *Menaud*, François Ricard écrit très justement : « La virtuosité stylistique ne l'intéresse pas ; il veut exprimer parfaitement, mais exprimer quelque chose. En réalité, distingue-t-il vraiment forme et fond ? *Menaud*, dans son esprit, existe globalement, sans qu'il lui soit possible d'en isoler le style ou le contenu, pas plus que Flaubert ne séparait l'ennui d'Emma de ce temps de l'imparfait qui le fait sentir admirablement » (p. 127). Le professeur serait-il donc, lui, voué à pratiquer l'autopsie des textes, s'appliquant à de savantes dichotomies qui laisseraient parfois l'auteur, et au milieu desquelles le pauvre Menaud se perdrait plus sûrement que dans la forêt de Mainsal ? Cette poussière de procédés stylistiques que l'analyse révèle, je pense qu'il faudrait tenter de les ressaisir dans

l'unité d'un projet critique dont le chapitre sur « La composition et les personnages » constitue une excellente amorce.

Ces réserves faites sur la discontinuité du livre de François Ricard, je n'en soulignerai pas moins la justesse de maintes analyses pertinentes et suggestives ainsi que le souci évident de la rigueur et du fini dans la mise en œuvre critique.

LE SACRÉ DANS LE ROMAN QUÉBÉCOIS

J'ai été d'abord frappé, à la lecture de l'étude fouillée de Claude Racine⁴, par la richesse de l'inventaire auquel l'auteur s'est astreint : ses analyses se fondent sur le dépouillement systématique d'une masse importante de romans qui englobe le meilleur et le pire, l'essentiel consistant ici, semble-t-il, moins dans la qualité littéraire des œuvres que dans la convergence des indices sociologiques. Claude Racine a tenu compte de tout, même de ce qui est tombé dans l'oubli et méritait peut-être d'y rester. Sans doute la volonté de mener une enquête exhaustive s'imposait-elle dans une recherche de ce genre.

Mais je chicanerai certainement l'auteur sur les limites temporelles vraiment arbitraires qu'il s'est fixées : 1940-1965. Je comprends qu'il était nécessaire de procéder à cette enquête année par année, depuis 1940. Mais pourquoi proposer une synthèse sur l'anticléricalisme dans le roman québécois *avant* d'avoir poussé la recherche jusqu'aux années soixante-dix ? Cette synthèse n'est-elle pas prématurée ? Quand on songe à la contribution essentielle, dans l'expression de la conscience religieuse québécoise, de Jacques Ferron, Marie-Claire Blais, Réjean Ducharme, Jacques Godbout, pour s'en tenir à ces quelques *grands* de notre roman, on ne peut que s'étonner d'une délimitation du sujet qui ressemble à une amputation gratuite. Rien, dans un livre sur la religion au Québec, sur *le Ciel*

4. Claude Racine, *L'Anticléricalisme dans le roman québécois, 1940-1965*, Montréal, Hurtubise/H.M.H., Cahiers du Québec, « Littérature », 1972, 233 p.

de Québec, *l'Avalée des avalés*, *Une saison dans la vie d'Emmanuel*! Omissions étonnantes, et qui affaiblissent considérablement la conclusion sur la restructuration de la conscience religieuse dans le roman contemporain. Plus grave encore, ces omissions forcées obligeront l'auteur, son enquête mise à jour, à une refonte substantielle des perspectives d'ensemble du présent ouvrage qui se trouve ainsi, dès sa naissance, largement dépassé par l'évolution de la situation. Par une malheureuse disproportion, ce découpage arbitraire aura forcé Claude Racine à laisser de côté les œuvres romanesques les plus marquantes sur la dimension du sacré au Québec, et sans doute les meilleurs romans sur le plan esthétique, alors qu'il a longuement étudié des œuvres mineures comme *le Publicain* de Jules Gobeil.

De plus, il me semble que les fondements du type de critique pratiquée par l'auteur auraient dû être beaucoup plus longuement et solidement établis au départ de cette enquête. L'occasion était belle d'étudier soigneusement les relations qui s'établissent entre l'univers romanesque et la réalité sociale. Après nous avoir rapidement avertis que le roman ne doit pas être confondu avec un *document*, à cause de la nature particulière du fait littéraire, l'auteur en fait ensuite un usage qui ressemble assez à une collection de documents sociologiques. En d'autres mots, les critères méthodologiques de cette thèse en constituent, à mon avis, le second point faible. Il me semble que l'homologie entre roman et société doit être cherchée beaucoup plus au niveau des structures qu'au niveau des contenus. On n'a tenu aucun compte dans ce travail des recherches d'un Goldmann, par exemple, ce qui est assez étonnant, vu la nature de cet essai.

Mais enfin, l'ouvrage sera utile par l'inventaire impressionnant qu'il offre et qu'il faudra compléter avant de proposer une synthèse sur le sacré dans le roman québécois plutôt que sur le seul anticléricalisme qui me semble un aspect trop réducteur du problème.

POÉSIE ET SOCIÉTÉ QUÉBÉCOISES

C'est sous le signe de la ferveur que ce livre⁵ a été écrit : « L'idée de ce livre remonte à 1964, lors de notre premier séjour au Québec; nous nous souvenons avec acuité de cette jeune nation émergeant des brumes de l'histoire. Il n'y a qu'un mot pour traduire notre sentiment d'alors, le mot émerveillement » (p. xiii). Le préfacier Jean Cassou a noté « la conscience impatiente et quasi douloureuse [que l'auteur] a d'un devoir de justice qu'il nous importe de remplir envers le Québec » (p. xi). La sollicitude généreuse de M. Maugey est tout à son honneur, et je regrette sincèrement de l'avoir trouvée, moi aussi, « impatiente ». Il eût fallu à l'auteur beaucoup plus de recul, de temps, de réflexion pour commettre une synthèse aussi ambitieuse qui embrasse non seulement la production poétique au Québec depuis 1937, mais l'examen des « idéologies globales du Québec » (p. 11) ainsi que la relation, très difficile à établir, entre poésie et société. Livre prématuré donc, ce qui en explique pour une bonne part les insuffisances.

Dans ces conditions, il ne pouvait, en réalité, s'agir de proposer une véritable synthèse. Ce qui me frappe, au contraire, c'est le caractère hétéroclite de ce livre venu avant terme. La première partie de cette thèse s'intitule — Dieu sait pourquoi — « La relève ». Chose certaine, ce que l'auteur dit de la revue du même nom ne doit rien au solide article de Jacques Pelletier, paru dans les Cahiers de l'Université du Québec, *Voix et images du pays*, V. La longue étude des idéologies depuis 1945 (chap. premier) est un résumé maladroit et confus de l'évolution idéologique nettement dégagée par Marcel Rioux dans *la Question du Québec*. À ce propos, une ambiguïté fondamentale grève cette étude : à qui s'adresse-t-elle au juste? Elle comporte trop de lieux communs et de truismes pour s'adresser aux lecteurs québécois et elle est trop désordonnée et allusive pour vraiment éclairer les Français.

5. Axel Maugey, *Poésie et société au Québec (1937-1970)*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, « Vie des lettres canadiennes », 1972, 290 p.

Quant aux « caractéristiques fondamentales du milieu des poètes du Québec » (chap. II), elles sont bizarrement sous-titrées « Les tentations » et « Le vierge incendié ». Sous l'article *Tentations*, on a le fruit d'une enquête menée auprès de cent vingt-cinq poètes, les uns d'avant-guerre, les autres contemporains, sur leur appartenance sociale, l'éducation reçue, la profession, l'enfance, la religion, les influences littéraires et idéologiques, les salaires, les générations (sportivement classées, p. 71, en « équipe de la solitude » et « équipe de la solitude rompue »). Avant de passer au *Vierge incendié*, l'auteur présente, en trois quarts de page, une synthèse sur la critique littéraire au Québec (p. 74) qu'il conclut en ces termes : « La poésie a bénéficié, depuis 1955, de l'aide de critiques attentifs, mais il importerait que ceux-ci fassent preuve de plus de rigueur dans leurs choix et dans leurs approches » (p. 74). L'auteur « d'une œuvre de science aussi méthodique, solide et dépouillée », pour citer le préfacier, a-t-il voulu nous proposer un modèle ? C'est bien se faire illusion, hélas, et devant ce décousu, ce bric-à-brac critique, on se prend à regretter les pages vigoureuses du *Temps des poètes* de Gilles Marcotte ou les études solides d'un Jacques Blais, d'un Jean-Louis Major et d'autres encore.

Ce n'est qu'au début de la deuxième partie que l'auteur nous fait part de ses postulats méthodologiques. La question est, en effet, capitale : comment établir une relation valable entre poésie et société ? Mais nous resterons sur notre faim car l'auteur se contente de nous présenter en trois pages un panorama des tendances contemporaines de la critique, lequel n'est qu'un bien infidèle schéma de la bibliographie commentée de Dominique Noguez dans *les Chemins actuels de la critique*. On se fût attendu à ce qu'un livre comme celui-ci relevât essentiellement de la méthode structuraliste génétique de Goldmann, mais l'auteur se contentera d'affirmer sans plus que « la critique thématique s'est avérée, pour le sociologue, une excellente approche critique » (p. 121) ; c'est en thématicien qu'il se fera fort ensuite d'aborder les œuvres de dix poètes

québécois. Comment cette approche thématique lui permet-elle d'établir la relation poésie-société, voilà une question qui restera sans réponse. D'autre part, à supposer que, renonçant à trouver, dans la longue étude thématique menée par l'auteur, la véritable sociologie littéraire annoncée par le titre de l'ouvrage, on veuille se contenter de recueillir au moins les fruits d'une approche critique dite « thématique », on constate avec effarement que l'auteur ne sait pas ce que c'est qu'un *thème*, et qu'il a partout confondu le *thème* avec le banal résumé des *idées* du poème (cf., par exemple, p. 134-138, 146-150, 165-166, 172-175, etc.). C'est dire que non seulement l'auteur s'est fourvoyé dans le choix d'une méthode, mais qu'il n'a pas su manier de façon adéquate l'approche thématique qu'il a élue.

Du moins, un passage de ce livre m'aura-t-il frappé par son authenticité : c'est celui où Jean Cassou note l'absence d'échange intime entre la littérature québécoise et le lecteur français : « J'ouvre une revue, un journal de ce pays [le Canada français], un livre de poèmes ; cela est du français, et cela me demeure extérieur. De même toutes nos histoires et anecdotes de vie intellectuelle parisienne sont-elles extérieures à ces pages. D'où, dans ma conscience, un bizarre malaise » (p. x-xi). On ne saurait mieux exprimer la dissemblance profonde de deux visions du monde, en dépit d'un *cousinage* de surface. Au fond, le livre d'Axel Maugey, qui jongle si abstraitement avec les problèmes d'une « québécity » rapprochée de la « négritude » (p. 92), souffre d'un manque essentiel : il « demeure extérieur » à la poésie et au lecteur québécois.

L'HUMAIN ET LE SACRÉ

Il serait dommage que le livre de Placide Gaboury⁶ ne reçût pas l'audience qu'il mérite. Or, cela est possible

6. Placide Gaboury, *l'Homme inchangé. Une vision du monde et de l'homme*, essai, Montréal, Hurtubise/H.M.H., « Constantes », n° 28, 1972, 209 p.

à cause d'un titre peu attirant, à saveur traditionnelle, qui convient surtout à la première partie du volume tandis que la seconde, la plus élaborée, porte un titre essentiellement dynamique : « L'homme en croissance continue ». Au lecteur qui, sous la problématique brillamment moderne des soixante-dix-sept premières pages, aurait malencontreusement flairé, comme j'ai été tenté de le faire, le radar d'une orthodoxie conservatrice de l'*inchangé*, je suggère de poursuivre sa lecture : il se rendra compte que « l'homme inchangé » est, en fait, un préalable nécessaire à l'exposé d'une philosophie qu'il faut bien qualifier d'humaniste même si elle ne doit rien à une orthodoxie mesquine. On sera même étonné (et rassuré) devant la liberté d'esprit que l'auteur manifeste face aux institutions les plus assises, comme l'Église de Rome.

La première partie (comme le titre) a malgré tout un caractère plutôt négatif et la polémique est parfois assez raide, comme dans les pages qui éreintent, si on peut dire, le cérébral Jacques Ellul : l'auteur aurait-il fait de l'apologétique ? Mais on ne lui reprochera pas de manquer de culture philosophique ni d'ignorer la pensée moderne, à voir la liste impressionnante des auteurs qu'il fréquente : il y a, bien sûr, Teilhard de Chardin, McLuhan, Marcuse, et autres penseurs connus, mais aussi Norman O. Brown, Sam Keen, Norman Adler, Rollo May, et bien d'autres. Cette impressionnante nomenclature, qui manifeste la brûlante actualité de la pensée de Placide Gaboury, fera peut-être regretter au lecteur désireux de poursuivre cette réflexion nourissante, l'absence d'une bibliographie et de références précises.

L'auteur critique (très sévèrement dans certains cas) la pensée systématique et abstraite d'utopistes brillants comme Ellul, Marcuse, Lefebvre, Teilhard, qui refusent le modèle actuel de l'homme au profit d'une vision passéiste ou futuriste de l'humanité. Placide Gaboury n'est pas l'homme des *systèmes*. « Ce qui est toujours difficile, c'est de demeurer éveillé, c'est de ne pas tomber dans le simplisme du tout-ou-rien » (p. 31). À ses yeux, l'humanité,

prise globalement, est fondamentalement inchangée, en ce sens qu'elle reste et restera foncièrement ambiguë, douée de qualités et de virtualités, mais aussi marquée de limites irrémédiables. Il est donc vain de rêver à l'avènement d'une sorte d'homme parfait comme le bon sauvage de Rousseau, l'homme terminal de Teilhard, l'homme préindustriel d'Ellul ou l'homme originel des théologiens de la Genèse. Ce n'est qu'au niveau individuel que le changement peut et doit s'opérer : chacun est appelé à se changer, mais les progrès ne sont jamais définitivement acquis pour l'ensemble de l'humanité, et chaque individu doit inaugurer pour son compte l'histoire de ses choix. Particulièrement intéressante est la critique pénétrante de l'illusion rousseauiste de l'homme meilleur lorsqu'il est près de ses origines ; effectivement, cette illusion a été réactivée par la société *hippie* et chez des théoriciens comme Ellul, Lefebvre, Marcuse ainsi que par tant de littérateurs cherchant dans l'*enfance* (ou ailleurs) un refuge contre le monde moderne. On songe aux vitupérations passionnées des Bloy, Bernanos, Péguy. Ne serait-ce pas là une façon d'échapper à la responsabilité réelle de l'homme ? Des utopistes comme Buckminster Fuller et B. F. Skinner, en insistant uniquement sur le conditionnement provoqué par l'environnement, négligeraient aussi la réalité foncière de « l'homme inchangé ». La pensée d'un Victor C. Ferkiss semble autrement adulte en ce qu'elle accepte avec lucidité « l'homme technologique » tout en le débarrassant d'un tas de mythes. Dans le rejet courant de la société technologique actuelle, Placide Gaboury discerne un « anti-américanisme latent » (p. 70) qu'il ne partage sûrement pas ! « Bien qu'il ne soit pas populaire, que dis-je, qu'il paraisse même indécemment de se montrer favorable aux U.S.A., je maintiens ma confiance dans l'homme technologique et la vision du monde nord-américaine » (p. 70). Le Nord-Américain lui paraît le modèle de l'homme « inchangé », c'est-à-dire de celui qui, à l'intérieur de ses limites et de ses possibilités, manifeste une vivante aptitude à renouveler ses attitudes. On peut se demander si l'auteur ne verse

pas dans une certaine partialité à cet égard ; du moins ses prises de position nous ouvrent-elles un vaste domaine de la pensée, peut-être plus proche de notre sensibilité que certaines idéologies importées et trop souvent étrangères à notre situation réelle.

Ayant tourné le dos au mythe d'une mutation fondamentale de la race humaine, l'auteur n'en propose pas moins, dans la seconde partie, les principes essentiels d'une croissance continue et nécessaire au niveau de l'individu. Une préoccupation fondamentale marque sa réflexion philosophique, celle de rester en contact avec la totalité du réel : si le rationnel y trouve sa juste part, le non-rationnel, dont le domaine s'étend bien au-delà des limites de la raison, est l'objet d'une attention privilégiée. D'où le primat accordé à « l'homme croyeur ». « Je crois, avec William James, que les philosophes, autant que les autres, se construisent un système pour justifier leur option prérationnelle » (p. 85). Cette valorisation du non-rationnel, ou mieux, de façon plus positive, cette préférence accordée à la vie vécue sur la raideur des idées claires, vaut au lecteur des pages profondes sur les limites de la pensée rationnelle et de l'histoire, sur les aspirations infinies et toujours déçues qui s'expriment dans la littérature, l'art et les jeux. En fait, seule la « croyance » permettra à l'homme de donner à sa vie un sens définitif malgré les contradictions de la vie. Et la pensée du philosophe « croyeur » vient ici s'articuler naturellement non pas sur une « théologie », autre système, mais sur une foi. Cette foi consiste dans une relation personnelle avec le Christ, vécue non dans la sécurité grise des conformismes mais dans le risque quotidien de la vie réelle et de la croissance humaine ; par voie de conséquence, cette foi s'est radicalement délestée de dogmes encombrants et même de l'appartenance à l'institution romaine dont la faillite est ici dénoncée en des termes non équivoques. C'est la foi nue qu'a choisie l'auteur contre la sécurité des cadres. On se prend à souhaiter que cet essayiste

courageux poursuive sa recherche, et sans se ranger, comme tant d'autres.

ÉLOGE DU FRANÇAIS QUÉBÉCOIS

Solidement documenté, le livre de Henri Bélanger⁷ est aussi un cri du cœur et n'a pas fini de provoquer la réflexion des Québécois. Il traite à fond et renouvelle une question vitale, une des plus sensibles au lecteur canadien-français, une des plus discutées aussi, et des plus mal posées, celle de la langue parlée au Québec. Inspiré par ce gros bon sens populaire qui garantit l'intelligence *réelle* des situations, loin des attitudes livresques et fausement littéraires, près de la vie vécue, c'est un livre qui possède une vertu cathartique, ou, pour parler simplement, qui soulagera les lecteurs québécois que la question linguistique préoccupe. Je ne reprocherai pas à l'auteur ses analyses psychologiques et philosophiques inspirées, entre autres, par les recherches de Piaget : elles donnent à ses démonstrations l'objectivité qui convient dans un domaine où l'émotivité d'un chacun a tôt fait de prendre ses ébats. Seulement, on peut souhaiter que, lors des éditions subséquentes, Henri Bélanger simplifie les phrases un peu tordues de certains chapitres du début, en particulier. Ceci pour conserver autant que possible, d'un bout à l'autre de son étude, le ton direct et percutant qu'il trouve souvent et qui transmet si vigoureusement le message capital de ce livre.

Place à l'homme est un livre tonique parce qu'il dénonce le masochisme virulent, plus ou moins conscient, de notre tradition puriste, et s'emploie à restaurer la fierté québécoise en butte aux assauts constants de certains dénigriers systématiques. En prenant connaissance du triste dossier d'auto-accusation et de mépris de soi que l'auteur expose dans son livre, on reste stupéfait devant la désincarnation et l'aliénation culturelle d'une bonne

7. Henri Bélanger, *Place à l'homme. Éloge du français québécois*, Montréal, Hurtubise/H.M.H., 1972, 254 p.

partie de l'élite lettrée d'ici qui voudrait imposer à la langue française canadienne les normes absolues du français parlé ailleurs ou même de cet être de raison baptisé « français international ». « Décréter au Québec une norme qui rejetterait la norme québécoise... ce serait placer nos gens dans le rôle d'immigrant en leur propre pays » (p. 63). Ce serait oublier que le français québécois est, comme toute langue, nécessairement *en situation*, marqué par plus de deux siècles d'expérience sensible et spirituelle tout à fait unique, et que c'est cette expérience vécue, inscrite dans nos formes cognitives et expressives inaliénables, qui détermine la nature de cette langue française du Nouveau Monde qui est notre langue maternelle, et non pas des critères abstraits, arbitrairement imposés par des dictionnaires et des textes littéraires fabriqués outre-mer. Je ne vais pas résumer le plaidoyer substantiel de l'auteur, d'ailleurs constamment appuyé sur la pensée de linguistes, psychologues, philosophes éminents, au sujet de la formation et de l'évolution naturelles (et non artificielles) d'une langue. Mais il me semble que nous avons besoin de nous faire rappeler des vérités premières en ce domaine. La formation que nous avons reçue nous a trop souvent orientés vers un purisme et un esthétisme désincarnés. Et nous avons bien du mal à nous situer, entre le *joual* et le parler *pointu*, aussi irréels l'un que l'autre...

Mais il n'y a pas ici que discussion théorique : les exemples abondent tout au long de l'ouvrage (surtout p. 99ss.) de ce français québécois dont Henri Bélanger a entrepris un « éloge » solidement motivé. On s'aperçoit que la création linguistique au Québec est allée bien au-delà de ces quelques canadianismes ou archaïsmes pittoresques que des linguistes condescendants ont daigné considérer comme « de bon aloi ». À ce sujet, l'auteur balance bien des faux problèmes, en soulignant, par exemple, l'illogisme qu'il y a à qualifier d'archaïques des mots ou des expressions qui sont d'usage courant, et donc bien vivants. Henri Bélanger fait l'historique de la langue française parlée ici depuis les débuts du régime français et montre comment

nous avons échappé aux mesures épuratrices du xviii^e siècle, ce qui a heureusement maintenu en vie au Canada une foule de mots et de tours linguistiques proscrits par des linguistes sourcilleux. Ces derniers ont néanmoins trouvé ici des continuateurs vigilants dans la personne de ces « intellectuels » désincarnés, aristocratie livresque et ennemie du peuple où s'opèrent les véritables créations linguistiques. Et Bélanger de donner, avec beaucoup d'humour, de nombreux exemples des subtilités prétentieuses de nos puristes pourchassant sans répit, à coup de dictionnaires et de grammaires, les innovations spontanées de la langue parlée.

Mais l'ironie et le bon gros rire de l'auteur ne feront pas oublier la gravité du message : il faut réagir contre le masochisme entretenu par les intellectuels de papier qui tendent à discréditer et à déraciner non seulement les excès nécessaires (et universels) de la pratique linguistique, mais la vivante prolifération de la langue d'ici. *Place à l'homme* est une éloquente réfutation de ceux qui voudraient réduire au *joual* le parler québécois. L'ouvrage de Henri Bélanger a la vertu de susciter ou de raviver la fierté que le Québécois peut à bon droit éprouver à l'égard de sa langue.

LA CHUTE DU CANADIEN FRANÇAIS

Je ne suis pas loin de croire qu'il n'y a peut-être pas eu de regard plus pénétrant posé sur la condition *canadienne-française* que celui de Jean Bouthillette⁸. Peu de repères historiques, mais essentiels : la Conquête anglaise et son avatar, la loi de 1867. Une intuition, surtout : le sens réel de ce nom double de Canadien français, signe de notre division intérieure, de cette « chute » dans l'aliénation dont l'auteur suit sans merci les détours subtils. Les effets pernicioeux, sur notre identité canadienne-française, du *fair play* de la loi de 1867, sont mis au jour

8. Jean Bouthillette, *le Canadien français et son double*, Montréal, L'Hexagone, 1972, 97 p.

grâce à l'étonnante perspicacité de ce regard qui débusque la réalité sous les apparences. Jean Bouthillette manifeste la réussite parfaite d'une manœuvre juridique qui nous aura conféré d'une main une identité canadienne abstraite en nous arrachant de l'autre notre identité canadienne-française concrète. Que les inconditionnels de ce fédéralisme qui nous régit en nous dépersonnalisant méditent ce petit livre d'une froide lucidité qui fixe, avec autant de clarté que de profondeur, les traits de notre aliénation collective.

L'intuition d'un nom double conduit l'auteur à reconnaître notre condition de « peuple défait » (p. 47) : nous sommes intérieurement divisés en deux parts qui ne se reconnaissent plus, et même qui sont en conflit comme les deux instances d'une personnalité ambivalente : nationalisme francophone, d'une part, voué à l'idéalisation du passé; pancanadianisme abstrait, de l'autre, qui fait de nous un homme sans visage dans un non-pays. Lionel Groulx face à Pierre-Elliott Trudeau : tels seraient, selon moi, les types extrêmes de notre personnalité disloquée. Mais l'auteur, lui, ne nomme personne, uniquement attentif aux lois qui gouvernent la genèse de nos mythes.

La perte de notre unité *canadienne* (réelle, sous le régime français) est attribuable à la Conquête, bien sûr, mais surtout à la loi de 1867 qui a subtilement contesté notre existence distincte. Nous avons peu à peu *intériorisé* la Conquête, et appris à nous saisir et même à nous vouloir à l'image triomphante de l'Anglais : « nous nous voyons avec les yeux de l'Autre » (p. 45). L'indistinction juridique canadienne a eu pour effet de séparer en nous ce qui devait naturellement rester uni : l'identité canadienne et la langue française. La dépersonnalisation qui en résulte est effrayante : « L'identité canadienne est un miroir qui nous renvoie l'image de l'Autre quand nous nous y regardons » (p. 47). « L'Anglais n'est plus l'Autre, distancé, mais notre double » (p. 48).

Oui, les formes contradictoires et terrifiantes de cette aliénation, si violemment dénoncées par un Gaston Miron,

sont ici dites « en prose » et en clair : l'effet est saisissant. D'une part, le nationalisme traditionnel exprime notre résistance souterraine contre l'Anglais : « À la greffe psychique de l'Anglais en nous, il y a son rejet, qui remonte à la Conquête même » (p. 53). Et pourtant, « compatriote, l'Anglais contemporain désamorce constamment une haine secrètement vouée au conquérant » (p. 87). Oscillant ainsi entre la haine et la fascination, comme tous les colonisés du monde, un certain nombre de Canadiens français ont cru conjurer l'angoisse en embrassant « ce pancanadianisme dépersonnalisé qui, sous les extérieurs d'une ouverture à l'Autre et au monde, est secrètement une fermeture à soi » (p. 62).

En définitive, ce sera tout de même une réaction de santé nationaliste plutôt que la raison pancanadienne qui nous acheminera vers l'unité nouvelle qui fera de nous des *Québécois*. Quant à l'ethnie canadienne-française, il faut reconnaître qu'elle n'existe plus, « dissipée dans la servitude canadienne » (p. 96).

Un essai capital qui dévoile le destin qui nous attend si nous n'ouvrons pas les yeux.

ROBERT VIGNEAULT